

Blaze Cendrars

PROSE DU TRANSSIBÉRIEN  
ET DE LA  
PETITE JEANNE DE FRANCE

En ce temps-là j'étais en mon adolescence  
J'avais à peine seize ans<sup>1</sup> et je ne me souvenais déjà plus de  
mon enfance  
J'étais à 16 000 lieues du lieu de ma naissance  
J'étais à Moscou, dans la ville des mille et trois clochers<sup>2</sup> et des  
sept gares  
Et je n'avais pas assez des sept gares et des mille et trois tours  
Car mon adolescence était alors si ardente et si folle  
Que mon cœur, tour à tour, brûlait comme le temple d'Éphèse<sup>3</sup>  
ou comme la Place Rouge de Moscou  
Quand le soleil se couche.  
Et mes yeux éclairaient des voies anciennes.  
Et j'étais déjà si mauvais poète  
Que je ne savais pas aller jusqu'au bout.

Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare  
Croustillé d'or,  
Avec les grandes amandes des cathédrales toutes blanches  
Et l'or mielleux des cloches...  
Un vieux moine me lisait la légende de Novgorode<sup>4</sup>  
J'avais soif  
Et je déchiffrais des caractères cunéiformes  
Puis, tout à coup, les pigeons du Saint-Esprit s'envolaient sur  
la place  
Et mes mains s'envolaient aussi<sup>5</sup>, avec des bruissements  
d'albatros  
Et ceci, c'était les dernières reminiscences du dernier jour  
Du tout dernier voyage  
Et de la mer.

Pourtant, j'étais fort mauvais poète.  
Je ne savais pas aller jusqu'au bout.

J'avais faim  
Et tous les jours et toutes les femmes dans les cafés et tous  
les verres  
J'aurais voulu les boire et les casser  
Et toutes les vitrines et toutes les rues  
Et toutes les maisons et toutes les vies  
Et toutes les roues des fiacres qui tournaient en tourbillons  
sur les mauvais pavés  
J'aurais voulu les plonger dans une fournaise de glaives  
Et j'aurais voulu broyer tous les os  
Et arracher toutes les langues  
Et liquéfier tous ces grands corps étranges et nus sous les  
vêtements qui m'affolent...  
Je pressentais la venue du grand Christ rouge de la révolution  
russe<sup>6</sup>...  
Et le soleil était une mauvaise plaie  
Qui s'ouvrait comme un brasier.

En ce temps-là j'étais en mon adolescence  
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de ma  
naissance  
J'étais à Moscou, où je voulais me nourrir de flammes  
Et je n'avais pas assez des tours et des gares que constellaient mes  
yeux  
En Sibérie tonnait le canon c'était la guerre<sup>7</sup>  
La faim le froid la peste le choléra  
Et les eaux limoneuses de l'Amour charriaient des millions  
de charognes<sup>8</sup>  
Dans toutes les gares je voyais partir tous les derniers trains  
Personne ne pouvait plus partir car on ne délivrait plus de billets  
Et les soldats qui s'en allaient auraient bien voulu rester...  
Un vieux moine me chantait la légende de Novgorode.  
Moi, le mauvais poète qui ne voulais aller nulle part, je pouvais  
aller partout  
Et aussi les marchands avaient encore assez d'argent  
Pour aller tenter faire fortune.  
Leur train partait tous les vendredis matin.

On disait qu'il y avait beaucoup de morts.  
L'un emportait cent caisses de réveils et de coucous de la  
Forêt-Noire  
Un autre, des boîtes à chapeaux des cylindres et un assortiment  
de tire-bouchons de Sheffield  
Un autre, des cercueils de Malmoë remplis de boîtes de conserve  
et de sardines à l'huile.  
Puis il y avait beaucoup de femmes  
Des femmes des entre-jambes à louer qui pouvaient aussi  
servir  
Des cercueils  
Elles étaient toutes patentées  
On disait qu'il y avait beaucoup de morts là-bas  
Elles voyageaient à prix réduits  
Et avaient toutes un compte-courant à la banque.  
Or, un vendredi matin, ce fut aussi<sup>9</sup> mon tour  
On était en décembre  
Et je partis moi aussi pour accompagner le voyageur en  
bijouterie<sup>10</sup> qui se rendait à Kharbine  
Nous avions deux coupés dans l'express et 34 coffres de joaille-  
rie de Pforzheim  
De la camelote allemande « *Made in Germany* »  
Il m'avait habillé de neuf, et en montant dans le train, j'avais  
perdu un bouton  
- Je m'en souviens, je m'en souviens, j'y ai souvent pensé depuis -  
Je couchais sur les coffres et j'étais tout heureux de pouvoir jouer  
avec le browning nickelé qu'il m'avait aussi donné  
J'étais très heureux insouciant  
Je croyais jouer aux brigands  
Nous avions volé le trésor de Golconde<sup>11</sup>  
Et nous allions grâce au Transsibérien le cacher de l'autre côté  
du monde  
Je devais le défendre contre les voleurs de l'Oural qui avaient  
attaqué les saltimbanques de Jules Verne<sup>12</sup>  
Contre les Khoungouzes les boxers de la Chine  
Et les enragés petits Mongols du Grand-Lama

Alibaba et les quarante voleurs  
 Et les fidèles du terrible Vieux de la montagne<sup>13</sup>  
 Et surtout, contre les plus modernes  
 Les rats d'hôtel  
 Et les spécialistes des express internationaux.

Et pourtant, et pourtant  
 J'étais triste comme un enfant  
 Les rythmes du train  
 La « *moëlle chemin-de-fer* »<sup>14</sup> des psychiatres américains  
 Le bruit des portes des voix des essieux grinçant sur les rails  
 congelés

Le ferlin<sup>15</sup> d'or de mon avenir  
 Mon browning le piano et les jurons des joueurs de cartes dans  
 le compartiment d'à côté  
 L'épatante présence de Jeanne  
 L'homme aux lunettes bleues qui se promenait nerveusement  
 dans le couloir et qui me regardait en passant

Froissis de femmes  
 Et le sifflement de la vapeur  
 Et le bruit éternel des roues en folie dans les ornières du ciel  
 Les vitres sont givrées  
 Pas de nature !  
 Et derrière, les plaines sibériennes le ciel bas et les grandes ombres  
 des Taciturnes<sup>16</sup> qui montent et qui descendent

Je suis couché dans un plaid  
 Bariolé  
 Comme ma vie  
 Et ma vie ne me tient pas plus chaud que ce châle  
 Écossais  
 Et l'Europe tout entière aperçue au coupe-vent d'un express  
 à toute vapeur

N'est pas plus riche que ma vie  
 Ma pauvre vie  
 Ce châle  
 Effloché sur des coffres remplis d'or  
 Avec lesquels je roule  
 Que je rêve  
 Que je fume

Et la seule flamme de l'univers  
 Est une pauvre pensée...

Du fond de mon cœur des larmes me viennent  
 Si je pense, amour, à ma maîtresse  
 Elle n'est qu'une enfant, que je trouvais ainsi  
 Pâle, immaculée, au fond d'un bordel.

Ce n'est qu'une enfant, blonde, rieuse et triste,  
 Elle ne sourit pas et ne pleure jamais ;  
 Mais au fond de ses yeux, quand elle vous y laisse boire,  
 Tremble un doux lys d'argent, la fleur du poète.

Elle est douce et muette, sans aucun reproche,  
 Avec un long tressaillement à votre approche ;  
 Mais quand moi je lui viens, de-ci, de-là, de fête,  
 Elle fait un pas, puis ferme les yeux – et fait un pas.

Car elle est mon amour, et les autres femmes  
 N'ont que des robes d'or sur de grands corps de flammes,  
 Ma pauvre amie est si esseulée,  
 Elle est toute nue, n'a pas de corps – elle est trop pauvre.

Elle n'est qu'une fleur candide, fluette,  
 La fleur du poète, un pauvre lys d'argent,  
 Tout froid, tout seul, et déjà si fané  
 Que les larmes me viennent si je pense à son cœur.

Et cette nuit est pareille à cent mille autres quand un train file  
 dans la nuit  
 – Les comètes tombent –  
 Et que l'homme et la femme, même jeunes, s'amuse à faire  
 l'amour.

Le ciel est comme la tente déchirée d'un cirque pauvre dans un  
 petit village de pêcheurs  
 En Flandres

Le soleil est un fumeux quinquet  
 Et tout au haut d'un trapèze une femme fait la lune.  
 La clarinette le piston une flûte aigre et un mauvais tambour  
 Et voici mon berceau  
 Mon berceau  
 Il était toujours près du piano quand ma mère comme Madame  
 Bovary jouait les sonates de Beethoven  
 J'ai passé mon enfance dans les jardins suspendus de Babylone  
 Et l'école buissonnière, dans les gares devant les trains  
 en partance  
 Maintenant, j'ai fait courir tous les trains derrière moi  
 Bâle-Tombouctou  
 J'ai aussi joué aux courses à Auteuil et à Longchamp  
 Paris-New York  
 Maintenant, j'ai fait courir tous les trains tout le long de ma vie  
 Madrid-Stockholm  
 Et j'ai perdu tous mes paris  
 Il n'y a plus que la Patagonie, la Patagonie, qui convienne à mon  
 immense tristesse<sup>17</sup>, la Patagonie, et un voyage dans les mers  
 du Sud  
 Je suis en route  
 J'ai toujours été en route  
 Je suis en route avec la petite Jehanne de France<sup>18</sup>  
 Le train fait un saut périlleux et retombe sur toutes ses roues  
 Le train retombe sur ses roues  
 Le train retombe toujours sur toutes ses roues

« Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Nous sommes loin, Jeanne, tu roules depuis sept jours  
 Tu es loin de Montmartre, de la Butte qui t'a nourrie  
 du Sacré-Cœur contre lequel tu t'es blottie  
 Paris a disparu et son énorme flambée  
 Il n'y a plus que les cendres continues  
 La pluie qui tombe  
 La tourbe qui se gonfle  
 La Sibérie qui tourne  
 Les lourdes nappes de neige qui remontent

Et le grelot de la folie qui grelotte comme un dernier désir  
 dans l'air bleu  
 Le train palpite au cœur des horizons plombés  
 Et ton chagrin ricane...

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Les inquiétudes  
 Oublie les inquiétudes  
 Toutes les gares lésardées obliques sur la route  
 Les fils télégraphiques auxquels elles pendent  
 Les poteaux grimaçants qui gesticulent et les étranglent  
 Le monde s'étire s'allonge et se retire comme un harmonica<sup>19</sup>  
 qu'une main sadique tourmente  
 Dans les déchirures du ciel les locomotives en furie  
 S'enfuient  
 Et dans les trous  
 Les roues vertigineuses les bouches les voix  
 Et les chiens du malheur qui aboient à nos trousses  
 Les démons sont déchainés  
 Ferrailles  
 Tout est un faux accord  
 Le *broun-roun-roun* des roues  
 Chocs  
 Rebondissements  
 Nous sommes un orage sous le crâne d'un sourd...

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Mais oui, tu m'énerves, tu le sais bien, nous sommes bien loin  
 La folie surchauffée beugle dans la locomotive  
 La peste le choléra se lèvent comme des braises ardentes sur  
 notre route.  
 Nous disparaissions dans la guerre en plein dans un tunnel  
 La faim, la putain, se cramponne aux nuages en débâdade  
 Et fiente des batailles en tas puants de morts  
 Fais comme elle, fais ton métier...

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Oui, nous le sommes, nous le sommes  
Tous les boucs émissaires ont crevé dans ce désert  
Entendes les mauvaises cloches<sup>20</sup> de ce troupeau galeux  
TomsK Tchéliabinsk Kainsk Obi Taïchet Verkné-Oudinsk  
Kourgane Samara Pensa-Touloune  
La mort en Mandchourie  
Est notre débarcadère est notre dernier repaire  
Ce voyage est terrible  
Hier matin  
Ivan Oulitch<sup>21</sup> avait les cheveux blancs  
Et Kolia Nicolai Ivanovitch se ronge les doigts depuis 15 jours...  
Fais comme elles la Mort la Famine fais ton métier  
Ça coûte cent sous, en transsibérien ça coûte cent roubles  
Enfièvre les banquettes et rougeois sous la table  
Le diable est au piano  
Ses doigts nouveaux excitent toutes les femmes  
La Nature  
Les Gougés  
Fais ton métier  
Jusqu'à Kharbine...

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Non mais... fiche-moi la paix... laisse-moi tranquille  
Tu as les hanches angulaires  
Ton ventre est aigre et tu as la chaude-pisse  
C'est tout ce que Paris a mis dans ton giron  
C'est aussi un peu d'âme... car tu es malheureuse  
J'ai pitié j'ai pitié viens vers moi sur mon cœur  
Les roues sont les moulins à vent du pays de Cocagne  
Et les moulins à vent sont les béquilles qu'un mendiant  
fait tourner

Nous sommes les culs-de-jatte de l'espace  
Nous roulons sur nos quatre plaies  
On nous a rogné les ailes  
Les ailes de nos sept péchés  
Et tous les trains sont les bilboquets du diable  
Basse-cour

Le monde moderne  
La vitesse n'y peut mais  
Le monde moderne

Les lointains sont par trop loin  
Et au bout du voyage c'est terrible d'être un homme  
avec une femme<sup>22</sup>

« Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

J'ai pitié j'ai pitié viens vers moi je vais te conter une histoire  
Viens dans mon lit  
Viens sur mon cœur  
Je vais te conter une histoire...

Oh viens ! viens !

Aux Fidji règne l'éternel printemps

La paresse

L'amour pâme les couples dans l'herbe haute et la chaude  
syphilis rôde sous les bananiers

Viens dans les îles perdues du Pacifique !

Elles ont nom du Phénix, des Marquises

Bornéo et Java

Et Célèbes à la forme d'un chat<sup>23</sup>.

Nous ne pouvons pas aller au Japon

Viens au Mexique !

Sur ses hauts plateaux les tulipiers fleurissent

Les lianes tentaculaires sont la chevelure du soleil

On dirait la palette et les pinceaux d'un peintre

Des couleurs étourdissantes comme des gongs,

Rousseau y a été<sup>24</sup>

Il y a ébloui sa vie.

C'est le pays des oiseaux

L'oiseau du paradis l'oiseau-lyre

Le toucan l'oiseau moqueur

Et le colibri<sup>25</sup> niche au cœur des lys noirs

Viens !

Nous nous aimerons dans les ruines majestueuses d'un temple  
aztèque

Tu seras mon idole

Une idole bariolée enfantine un peu laide et bizarrement étrange

Oh viens !

Si tu veux nous irons en avion<sup>26</sup> et nous survolerons le pays  
des mille lacs,

Les nuits y sont démesurément longues

L'ancêtre préhistorique aura peur de mon moteur

J'atterrirai

Et je construirai un hangar pour mon avion avec les os fossiles  
de mammoth

Le feu primitif réchauffera notre pauvre amour

Samovar

Et nous nous aimerons bien bourgeoisement près du pôle

Oh viens !

Jeanne Jeannette Ninette nini ninon nichon

Mimi mamour ma poupoule mon Pérou

Dodo dondon

Carotte ma crotte

Chouchou p'tit-cœur

Cocotte

Chérie p'tite-chère

Mon p'tit-péché mignon

Concon

Coucou

Elle dort.

Elle dort

Et de toutes les heures du monde elle n'en a pas gobé une seule

Tous les visages entrevus dans les gares

Toutes les horloges

L'heure de Paris l'heure de Berlin l'heure de Saint-Pétersbourg  
et l'heure de toutes les gares

Et à Oufa, le visage ensanglanté du canonnier

Et le cadran bêtement lumineux de Grodno

Et l'avance perpétuelle du train

Tous les matins on met les montres à l'heure

Le train avance et le soleil retarde

Rien n'y fait, j'entends les cloches sonores

Le gros bourdon de Notre-Dame

La cloche aigrette du Louvre qui sonna la Barthélemy<sup>27</sup>

Les carillons rouillés de Bruges-la-Morte<sup>28</sup>

Les sonneries électriques de la bibliothèque de New York

Les campanes de Venise

Et les cloches de Moscou, l'horloge de la Porte-Rouge qui me  
comptait les heures quand j'étais dans un bureau

Et mes souvenirs

Le train tonne sur les plaques tournantes

Le train roule

Un gramophone grasseye une marche tzigane

Et le monde comme l'horloge du quartier juif de Prague tourne  
éperdument à rebours.

Effeuille la rose des vents

Voici que bruissent les orages déchainés

Les trains roulent en tourbillon sur les réseaux enchevêtrés

Bilboquets diaboliques

Il y a des trains qui ne se rencontrent jamais

D'autres se perdent en route

Les chefs de gare jouent aux échecs

Tric-trac

Billard

Caramboles

Paraboles

La voie ferrée est une nouvelle géométrie

Syracuse  
 Archimède  
 Et les soldats qui l'égorgèrent  
 Et les galères  
 Et les vaisseaux  
 Et les engins prodigieux qu'il inventa  
 Et toutes les tueries  
 L'histoire antique  
 L'histoire moderne  
 Les tourbillons  
 Les naufrages  
 Même celui du Titanic<sup>30</sup> que j'ai lu dans le journal  
 Autant d'images associations que je ne peux pas développer  
 dans mes vers  
 Car je suis encore fort mauvais poète  
 Car l'univers me déborde  
 Car j'ai négligé de m'assurer contre les accidents de chemin  
 de fer  
 Car je ne sais pas aller jusqu'au bout  
 Et j'ai peur.

J'ai peur  
 Je ne sais pas aller jusqu'au bout  
 Comme mon ami Chagall<sup>30</sup> je pourrais faire une série  
 de tableaux déments  
 Mais je n'ai pas pris de notes en voyage  
 « Pardonnez-moi mon ignorance  
 « Pardonnez-moi de ne plus connaître l'ancien jeu des vers »  
 Comme dit Guillaume Apollinaire<sup>31</sup>  
 Tout ce qui concerne la guerre on peut le lire dans les *Mémoires*  
 de Kouroupatkine<sup>32</sup>  
 Ou dans les journaux japonais qui sont aussi cruellement illustrés  
 À quoi bon me documenter  
 Je m'abandonne  
 Aux sursauts de ma mémoire..

À partir d'Irkoutsk le voyage devint beaucoup trop lent  
 Beaucoup trop long

Nous étions dans le premier train qui contournait le lac Baïkal<sup>33</sup>  
 On avait orné la locomotive de drapeaux et de lampions  
 Et nous avions quitté la gare aux accents tristes de l'hymne au Tsar.  
 Si j'étais peintre je déverserais beaucoup de rouge, beaucoup  
 de jaune sur la fin de ce voyage  
 Car je crois bien que nous étions tous un peu fous  
 Et qu'un délire immense ensanglantait les faces éternées de mes  
 compagnons de voyage  
 Comme nous approchions de la Mongolie  
 Qui ronflait comme un incendie.  
 Le train avait ralenti son allure  
 Et je percevais dans le grincement perpétuel des roues  
 Les accents fous et les sanglots  
 D'une éternelle liturgie

J'ai vu<sup>34</sup>  
 J'ai vu les trains silencieux les trains noirs qui revenaient  
 de l'Extrême-Orient et qui passaient en fantômes  
 Et mon œil, comme le fanal d'arrière, court encore derrière ces  
 trains

À Talga<sup>35</sup> 100 000 blessés agonisaient faute de soins  
 J'ai visité les hôpitaux de Krasnoïarsk  
 Et à Khilok nous avons croisé un long convoi de soldats fous  
 J'ai vu dans les lazarets des plaies béantes des blessures qui  
 saignaient à pleines orgues  
 Et les membres amputés dansaient autour ou s'envolaient dans  
 l'air rauque  
 L'incendie était sur toutes les faces dans tous les cœurs  
 Des doigts idiots tambourinaient sur toutes les vitres  
 Et sous la pression de la peur les regards crevaient comme des  
 abcès

Dans toutes les gares on brûlait tous les wagons  
 Et j'ai vu  
 J'ai vu des trains de 60 locomotives qui s'enfuyaient à toute  
 vapeur pourchassés<sup>36</sup> par les horizons en rut et des bandes  
 de corbeaux qui s'envolaient désespérément après  
 Disparaître  
 Dans la direction de Port-Arthur



À Tchita nous eûmes quelques jours de répit  
 Arrêt de cinq jours vu l'encombrement de la voie  
 Nous le passâmes chez Monsieur Iankéléwitch qui voulait  
 me donner sa fille unique en mariage  
 Puis le train repartit.

Maintenant c'était moi qui avais pris place au piano et j'avais mal  
 aux dents

Je revois quand je veux cet intérieur si calme le magasin  
 et les yeux de la fille qui venait le soir dans mon lit<sup>37</sup>

Moussorgsky<sup>38</sup>

Et les lieder de Hugo Wolf<sup>39</sup>

Et les sables du Gobi

Et à Khaïlar une caravane de chameaux blancs

Je crois bien que j'étais ivre durant plus de 500 kilomètres

Mais j'étais au piano et c'est tout ce que je vis

Quand on voyage on devrait fermer les yeux

Dormir

J'aurais tant voulu dormir

Je reconnais tous les pays les yeux fermés à leur odeur

Et je reconnais tous les trains au bruit qu'ils font

Les trains d'Europe sont à quatre temps tandis que ceux d'Asie  
 sont à cinq ou sept temps

D'autres vont en sourdine sont des berceuses

Et il y en a qui dans le bruit monotone des roues

me rappellent la prose lourde de Maeterlinck<sup>40</sup>

J'ai déchiffré tous les textes confus des roues et j'ai rassemblé

les éléments épars d'une violente beauté

Que je possède

Et qui me force

Tsitiskar et Kharbine

Je ne vais pas plus loin

C'est la dernière station

Je débarquai à Kharbine comme on venait de mettre le feu  
 aux bureaux de la Croix-Rouge

Ô Paris

Grand foyer chaleureux avec les tisons entrecroisés de tes rues  
 et tes vieilles maisons qui se penchent au-dessus  
 et se réchauffent

Comme des aïeules

Et voici des affiches du rouge du vert multicolores comme mon  
 passé bref du jaune

Jaune la fièvre couleur des romans de la France<sup>41</sup>

J'aime me frotter dans les grandes villes aux autobus en marche

Ceux de la ligne Saint-Germain-Montmartre m'emportent

à l'assaut de la Butte

Les moteurs beuglent comme les taureaux d'or

Les vaches du crépuscule broutent le Sacré-Cœur

Ô Paris

Gare centrale débarcadère des volontés carrefour des inquiétudes

Seuls les marchands de couleur ont encore un peu de lumière  
 sur leur porte

La Compagnie Internationale des Wagons-Lits et des Grands

Express Européens m'a envoyé son prospectus

C'est la plus belle église du monde

J'ai des amis qui m'entourent comme des garde-fous

Ils ont peur quand je pars que je ne revienne plus

Toutes les femmes que j'ai rencontrées se dressent aux horizons

Avec les gestes piteux et les regards tristes des sémaphores

sous la pluie

Bella, Agnès, Catherine et la mère de mon fils en Italie<sup>42</sup>

Et celle, la mère de mon amour en Amérique<sup>43</sup>

Il y a des cris de sirène qui me déchirent l'âme

Là-bas en Mandchourie un ventre tressaille encore comme dans

un accouchement

Je voudrais

Je voudrais n'avoir jamais fait mes voyages

Ce soir un grand amour me tourmente

Et malgré moi je pense à la petite Jehanne de France.

C'est par un soir de tristesse que j'ai écrit ce poème  
en son honneur<sup>48</sup>

La petite prostituée

Je suis triste je suis triste

J'irai au *Lapin agile*<sup>49</sup> me ressouvenir de ma jeunesse perdue

Et boire des petits verres

Puis je rentrerai seul

Paris

Ville de la Tour unique du Grand Gibet et de la Roue<sup>45</sup>

Paris, 1913.

## En marge de la Prose du Transsibérien

### LA PROSE DU TRANSSIBÉRIEN ET DE LA PETITE JEHANNE DE FRANCE

Je ne suis pas poète<sup>47</sup>. Je suis libertin<sup>48</sup>. Je n'ai aucune méthode de travail. J'ai un sexe. Je suis par trop sensible<sup>49</sup>. Je ne sais pas parler objectivement de moi-même. Tout être vivant est une physiologie. Et si j'écris, c'est peut-être par besoin, par hygiène, comme on mange, comme on respire, comme on chante. C'est peut-être par instinct; peut-être par spiritualité. Pange lingua<sup>50</sup>. Les animaux ont tant de manies! C'est peut-être aussi pour m'entraîner, pour m'exciter – pour m'exciter à vivre, mieux, tant et plus!

La littérature fait partie de la vie. Ce n'est pas quelque chose « à part ». Je n'écris pas par métier. Vivre n'est pas un métier. Il n'y a donc pas d'artistes. Les organismes vivants ne travaillent pas. Je n'aime pas la sueur de mon front malgré les avis salutaires d'un livre par trop fameux. Il n'y a pas de spécialisations. Je ne suis pas homme de lettres. Je dénonce les bûcheurs et les arrivistes. Il n'y a pas d'écoles. En Grèce ou dans les géôles de Tsintsin, j'écrirais tout autrement. J'ai fait mes plus beaux poèmes dans les grandes villes, parmi cinq millions d'hommes – ou à cinq mille lieues sous les mers en compagnie de Jules Verne, pour ne pas oublier les plus beaux jeux de mon enfance. Toute vie n'est qu'un poème, un mouvement. Je ne suis qu'un mot, un verbe, une profondeur, dans le sens le plus sauvage, le plus mystique, le plus vivant.

La *Prose du Transsibérien* est donc bien un poème, puisque c'est l'œuvre d'un libertin. Mettons que c'est son amour, sa passion, son vice, sa grandeur, son vomissement. C'est une partie de lui-même. Son Êve<sup>51</sup>. La côte qu'il s'est arrachée. Une œuvre mortelle, blessée d'amour, enceinte. Un rire effroyable. De la vie, de

la vie. Du rouge et du bleu, du rêve et du sang, comme dans les contes.

J'aime les légendes, les dialectes, les fautes de langage, les romans policiers, la chair des filles, le soleil, la tour Eiffel, les apaches<sup>52</sup>, les bons nègres et ce rusé d'Européen qui jout, gogue-nard<sup>53</sup>, de la modernité. Où je vais ? Je n'en sais rien, puisque j'entre même dans les musées. Quant à mes moyens, ils sont inépuisables ; je suis né prodigue.

Le chat domestique a le pelage soyeux ; son échine est souple, électrique ; ses pattes sont bien armées, ses griffes fortes ; il saute sur la proie qu'il convoite. Mais le chat sauvage saute bien mieux : il ne manque jamais son coup. J'ai des chats sauvages plein la bouche.

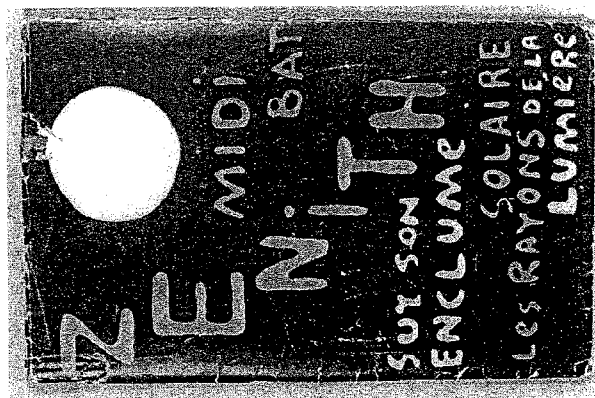
Voilà ce que je tenais à dire : j'ai la fièvre. Et c'est pourquoi j'aime la peinture des Delaunay, pleine de soleils, de ruis, de violences. Mme Delaunay a fait un si beau livre de couleurs, que mon poème est plus trempé de lumière que ma vie. Voilà ce qui me rend heureux. Puis encore, que ce livre ait deux mètres de long ! – Et encore, que l'édition atteigne la hauteur de la tour Eiffel<sup>54</sup> !

... Maintenant il se trouvera bien des grincheux pour dire que le soleil a peut-être des fenêtres<sup>55</sup> et que je n'ai jamais fait mon voyage.<sup>56</sup>

## ZÉNITH

Record !  
Midi bat  
Sur son enclume solaire  
Les rayons de la lumière  
Zénith

*Saint-Cloud, août 1913<sup>57</sup>*



plié en deux dans le sens de la longueur puis dix fois dans le sens de la hauteur, l'ensemble atteignant une hauteur de 200 cm sur une largeur de 36 cm. Le poème est à lire verticalement sur la partie droite du dépliant, tandis que la partie gauche est illustrée par des compositions en couleurs de Sonia Delaunay, ajoutées au pochoir sur chacun des exemplaires. Les 150 exemplaires prévus, note Cendrars, auraient égalé, mis bout à bout, la hauteur de la tour Eiffel, mais tous n'ont pas été montés et l'on ignore le nombre exact de ceux qui ont été mis en circulation, plus de soixante probablement. Aussi rares que fragiles, ce qui dissuade de les exposer, ils figurent au catalogue des musées aussi bien que des bibliothèques et, dans les salles de ventes, ils atteignent aujourd'hui des prix considérables, de 500 000 à 900 000 francs récemment, selon le support (parchemin, japon, similijapon).

Cendrars et les Delaunay s'étaient rencontrés chez Apollinaire, au 202, boulevard Saint-Germain. Et bientôt il était devenu leur meilleur ami, raconte Sonia dans *Nous trois jusqu'au soleil* (R. Laffont, 1978). C'est elle qui avait eu l'idée d'un livre vertical et elle s'était inspirée du texte pour « une harmonie de couleurs qui se déroulait parallèlement au poème ». Poète et peintre avaient choisi ensemble les caractères, de différents types et grands, « choses révolutionnaires à l'époque ». Et ces caractères avaient été colorés comme le fond du poème pour s'harmoniser avec l'illustration. L'ensemble était présenté par les auteurs comme le « premier livre simultané ».

La parution du poème déclencha une sorte de bataille du *Transsibérien*, plus connue sous le nom de querelle du simultané. Entrèrent dans la polémique le poète Henri-Martin Barzun, qui revendiquait au nom de l'antériorité un droit de propriété sur l'usage et la définition du mot « simultané » qu'il entendait cependant tout autrement, mais aussi les Delaunay aux côtés de Cendrars, ainsi, plus modérément, qu'Apollinaire. Campagnes de presse, lettres ouvertes et mutuelles incompréhensions se multiplièrent jusqu'à la déclaration d'une tout autre guerre, celle de 1914. (Voir les études d'Antoine Sidoti, Monique Cheddor et Jean-Pierre Goldenstein dans la Bibliographie.)

Sur l'emploi singulier du mot « Prose », pour désigner un poème, Cendrars s'est expliqué dans une lettre à l'universitaire russe Alexandre Smirnov : « je l'ai employé dans le sens bas latin de "prosa", "dicu". Poème me semblait trop prétentieux, trop fermé. Prose est plus ouvert, populaire. » (*Inédits secrets*, p. 370). Selon la liturgie chrétienne qu'il découvre dans *Le Latin mystique* de Gourmont, la prose est une hymne chantée entre l'Épître et l'Évangile. Mais le choix de ce mot est sans doute surdéterminé. Près du *Bateau ivre* de Rimbaud, la *Prose pour Des Esseintes* de Mallarmé apparaît comme une des sources probables du poème de Cendrars, avec un voyage qui hésite entre le souvenir et le rêve, la compagnie d'une « sœur sensée et tendre » et même un éloge des lys.

## PROSE DU TRANS-SIBÉRIEN

### NOTICE

*L'Homère du Transsibérien* : c'est l'écrivain américain John Dos Passos qui a baptisé ainsi son ami Cendrars, d'une formule heureuse qui consacre le poème le plus célèbre de son auteur tout en faisant valoir sa dimension légendaire. Rilke, de son côté, saluera en lui un chanteur des rues génial. Voir en Cendrars un aède et l'aède de ses propres exploits suffirait déjà à tenir à bonne distance la lancinante question autobiographique : au cours de son séjour russe entre 1904 et 1907, Freddy Sauser a-t-il pris, n'a-t-il pas pris ce train dont il deviendrait le poète ? La réponse qu'il a faite à Pierre Lazareff qui l'interrogeait est bien connue : « Qu'est-ce que ça peut te faire, puisque je vous l'ai fait prendre à tous ! » (Miriam Cendrars, *Blaise Cendrars*, p. 485.)

Projeté dès 1870, décidé par Alexandre III qui pose le premier rail en 1891, le Transsibérien est presque achevé sur la totalité de ses 6 500 km lorsque Freddy arrive en Russie en 1904. Mais la guerre russo-japonaise a interrompu les travaux et le chemin de fer à voie unique sert au transport des troupes russes. Leur défaite inattendue entraînera une modification du tracé, Vladivostok devenant alors le terminus à la place de Port-Arthur cédé aux Japonais. Aucun document n'atteste que Freddy – et surtout dans une période aussi troublée – ait pu entreprendre un voyage aussi long et risqué. Rien n'interdit d'imaginer qu'il ait admiré ce train en gare de Saint-Petersbourg ou de Moscou. Peut-être était-il monté à bord d'une des quatre voitures de luxe présentées à l'Exposition universelle de Paris, en 1900. Quoi qu'il en soit, le voyage en Transsibérien comme toute la Saga de Rogovine, le « patron » de cet étrange « Blaise » d'avant l'invention de son pseudonyme, s'il relève de l'autobiographie c'est évidemment sur le mode de la transposition épique. Inutile de chercher à identifier davantage sa petite compagne de route à la double orthographe, cette petite Jeanne-Jehanne de France, tour à tour prostituée et sainte : « c'est son Ève. La côte qu'il s'est arrachée », comme il le déclare dans la présentation qu'il fait de son poème dans *Der Sturm* (nous la reprenons en page 35).

Outre la beauté du poème, c'est l'extrême singularité de son édition qui a fait la fortune de la *Prose*. Il s'agit d'un poème-objet ou plutôt d'un poème-tableau, composé de quatre feuilles collées et formant un dépliant

Le manuscrit original de la *Prose* est inconnu. Le Fonds Delaunay, légué à la BNF, contient un premier état du début du poème, sans variantes notables ou presque. Rien dans les archives de Berne. Le musée d'Art et d'Histoire de Genève possède une maquette originale de travail, annotée par l'auteur qui ajoute « expl. unique dans cet état ». Depuis l'édition originale, le texte de Cendrars est publié seul. Lorsque la *Prose* sera recueillie dans *Du Monde entier*, en 1919, elle se verra « dédiée aux musiciens », ce qui n'était pas le cas de l'édition originale. Sonia Delaunay s'étonnera de ce changement de partenaire qu'elle n'entérine pas et dans lequel elle est près de voir un reniement de leur collaboration.

En 1957, Seghers reproduira les jeux typographiques de 1913 (sous un nouveau titre : *Le Transsibérien*), ainsi que les épreuves corrigées du poème (coll. particulière). Aucun fac-similé, sinon de format très réduit, n'en a été réédité à ce jour. Nous reprenons ici le texte de l'édition originale, mais les dimensions exceptionnelles de celle-ci ne nous ont pas permis d'en conserver la présentation « à la chinoise », ni les compositions de Sonia Delaunay.

#### NOTES

1. En 1903, donc, ce qui ne s'accorde pas avec la biographie de Cendrars, arrivé à Moscou en septembre 1904, et les allusions au contexte historique (la guerre russo-japonaise et la révolution russe).
2. « Mille et trois » fait un curieux écho au catalogue de Leporello énumérant les conquêtes amoureuses de Don Giovanni dans l'opéra de Mozart.
3. Le temple d'Artémis à Éphèse, une des sept merveilles du monde, fut incendié, en 356 av. J.-C., par Érostrate qui cherchait ainsi à rendre son nom immortel.
4. Novgorod – la Ville Neuve – donne son nom à deux cités célèbres : la Novgorod des légendes et des gestes millénaires et la plus récente Nijni-Novgorod (devenue entre-temps Gorki) aux immenses foires. C'est la première qu'évoque ici Cendrars en faisant allusion à *La Légende de Novgorod*, son premier texte publié, qu'il a toujours fait figurer en tête de ses bibliographies en le présentant comme traduit en russe à son insu et toujours déjà épuisé. Sur la découverte de ce texte mythique, en 1995, à Sofia, voir *infra*.
5. Voir la note 16 des *Pâques*.
6. En 1913, cette formule serait prophétique si elle annonçait la Révolution de 1917. Elle renvoie, de fait, à la Révolution de 1905 déclenchée par le Dimanche rouge à Saint-Petersbourg (22/29 janvier 1905), au cours duquel une manifestation conduite par le pape Gapone a été dispersée dans le sang par l'armée impériale devant le Palais d'Hiver. Arrivé depuis peu, le jeune Freddy Sauser y a-t-il assisté ?

7. Il s'agit de la guerre russo-japonaise (1904-1905) qui interrompit l'achèvement du chemin de fer transsibérien et le mit au service du transport des troupes russes.
8. Ms BNF : « La faim, le froid, la peste, le choléra fauchaient des millions de charognes / Qui s'en allaient pourrir dans le lit engorgé de l'Amour » (cité par Sidoti, cf. Bibliographie).
9. 1957 : « aussi » est remplacé par « enfin ».
10. Première apparition de la figure de Rogovine – sans son nom toutefois, qui n'apparaît qu'en 1932, dans *Vol à voiles*. Les voyages – probablement imaginaires – du jeune Blaise avec Rogovine son « patron », un Juif de Varsovie, seront fréquemment évoqués dans les Mémoires des années 40. La proximité de ce nom avec celui de Rogojine, le double maléfique de l'« Idiot » de Dostoïevski, le prince Mychkine, tend à faire du voyageur un avatar de ce dernier. Cendrars a souvent marqué son admiration pour ce roman qu'il disait relire en russe une fois par an et auquel *Moravagine* doit beaucoup. Dans sa réponse au questionnaire Marcel Proust, en 1950, il présente « L'Idiot de Dostoïevski » comme son « héros dans la vie réelle »...
11. Capitale de l'Hindoustan, Golconde, aujourd'hui Hyderabad, était réputée pour sa richesse et ses pierres précieuses.
12. Cendrars mêle ici ses lectures de *Michel Strogoff* (1876) et de *Claudius Bombarnac* (1892). Il a souligné à plusieurs reprises combien la découverte de Verne a marqué son enfance (« Le rayon vert » dans *La Vie d'enfance*, 1938).
13. Le Vieux de la montagne, Aladin, commandait à la secte des haschichins que l'usage de la drogue rendait si violents que leur nom, déformé, a donné naissance à « assassins ». Théophile Gautier évoque cette légende orientale dans un de ses contes fantastiques, « Le club des Hachichins ».
14. Moëlle chemin de fer : l'origine de cette expression reste inconnue.
15. Le ferlin est une monnaie ancienne.
16. Il s'agit sans doute des forêts sibériennes, traditionnellement réputées « taciturnes ».
17. Cendrars se souvient peut-être de Gourmont qui écrit dans *Le Latin mystique* : « seule la littérature mystique convient à notre immense fatigue ».
18. Jehanne de France désigne traditionnellement Jeanne d'Arc. Est-ce une façon détournée de se présenter comme un autre Gilles de Rais ? Cet assassin d'enfants, qui servira de modèle au Barbe-Bleue de Perrault, avait été, en effet, le compagnon d'armes de Jeanne. La mort de son amie russe Hélène Kleinmann, brûlée vive à Saint-Petersbourg en juin 1907, avait provoqué chez le jeune Freddy des réactions contradictoires : un fort sentiment de culpabilité mais aussi la conviction exaltée de disposer d'un pouvoir maléfique, qu'il rejettera plus tard sur son double noir, Moravagine. Bien plus tard, Cendrars mettra en scène l'ami-

tié de Jeanne et Gilles dans *Gilles de Rais*, une des pièces radiophoniques réunies dans *Films sans images* (1959).

19. 1957 : « harmonica » est remplacé par « accordéon ».
20. 1957 : « mauvaises cloches » est remplacé par « sonnaillles ».
21. Allusion probable à *La Mort d'Ivan Ilitch* (1886) de Léon Tolstoï (1828-1910).
22. Cendrars a corrigé sur épreuves le vers suivant : « Et au bout du voyage c'est terrible d'être un homme et une femme » (*Le Transsibérien*, Seghers, 1957).
23. L'île indonésienne de Célèbes a la réputation de ressembler à un... K. Mauvaise transcription de Cendrars ou jeu de mots à déchiffrer ?
24. Le voyage au Mexique du peintre Henri Rousseau (1844-1910) dit le Douanier était une légende complaisamment entretenue par ses amis, notamment Apollinaire.
25. Le colibri est un oiseau cher à Cendrars qui le célèbrera encore dans « La Tour Eiffel sidérale », dernière partie du *Lotissement du ciel* (1949).
26. Souvenir de *Zone* d'Apollinaire qui s'ouvre sur un long éloge de l'aviation ?
27. Au cours de la Saint-Barthélemy, le 23 août 1572, les protestants furent massacrés sur l'ordre de Charles IX poussé par sa mère Catherine de Médicis. Le signal du massacre fut donné par les cloches de Saint-Germain-l'Auxerrois, près du Louvre.
28. *Bruges-la-Morte* : roman de l'écrivain symboliste belge Georges Rodenbach (1892) dont *Le Panama* citera un autre titre, *Les Vies enclousées*.
29. Paquebot réputé insubmersible, le *Titanic* heurta un iceberg au cours de son premier voyage, le 14 avril 1912, et son naufrage provoqua la mort de plus de 1 500 passagers, comme l'a rappelé un film récent.
30. Le peintre russe Marc Chagall (1887-1985), installé à Paris en 1910, a raconté dans *Ma Vie*, un livre de souvenirs, comment il s'est lié d'amitié avec Cendrars qui lui rendait visite dans son atelier de la Ruche, passage de Dantzig. Le poète lui a consacré le 4<sup>e</sup> - et double - poème des *Dix-neuf poèmes élastiques*. Un portrait du poète par le peintre a malheureusement disparu. Après la Grande Guerre, ils se sont perdus de vue.
31. Cendrars cite les deux vers qui ouvrent la 5<sup>e</sup> séquence de *Fiançailles*, dans *Alcools* (1913).
32. Le général Kouroupatkine (1848-1925) commandait l'armée russe de Manichourie pendant la guerre de 1904-1905.
33. La traversée du lac Baïkal était assurée auparavant par des ferry-boats. Le contournement terrestre, très difficile, est enfin achevé en 1902, date qui s'accorde à nouveau mal avec le séjour russe de Freddy Sausser comme avec le poème.
34. « J'ai vu » : souvenir du *Bateau ivre* d'Arthur Rimbaud où cette formule est reprise en anaphore. La réminiscence est signalée avec humour

puisque, au terme de la séquence, les trains disparaissent « Dans la direction de Port-Arthur »...

35. Talga = sans doute pour Taiga.
36. Depuis *DME* : « pourchassées ».
37. Allusion peut-être à ses relations avec Hélène Kleinmann. Sur les épreuves corrigées de 1913, Cendrars, de sa main gauche, a remplacé en 1957 « qui venait le soir dans mon lit » par « qui me versait le thé dans ma chambre »... (*Le Transsibérien*, Seghers, 1957).
- 1957 : « Le magasin du père » remplace « le magasin ».
38. Parallèlement à son poème, Cendrars avait écrit pour l'éditeur Eugène Figuière un essai sur *Rimski-Korsakov et les Maîtres de la musique russe*, qui ne paraîtra pas mais sera repris dans les n° 17 et 18 de *La Renaissance politique, littéraire, économique* en 1919. Modeste Moussorgsky (1839-1881) y est présenté comme « le musicien le plus génial de la Russie » et « le Dostoïewsky de la musique ».
39. Le compositeur autrichien Hugo Wolf (1860-1903) est célèbre pour ses lieder sur des poèmes de Mörke et de Goethe. Après une carrière brève et sans succès, il est mort fou.
40. Poète et dramaturge belge à la longue, glorieuse et très diverse carrière, Maurice Maeterlinck (1862-1949) reste pour beaucoup l'auteur symboliste des *Serres chaudes* (1889) et surtout de *Pelléas et Mélisande* (1892), sa pièce la plus célèbre que Debussy mettra en musique. Il a reçu le prix Nobel en 1911. Sa « prose hésitante, monotone » conduit Freddy à voir en lui « un écrivain russe » (*Inédits secrets*, op. cit., p. 154).
41. Depuis *DME* : « Jaune la fièvre couleur de la France à l'Étranger » Jaune est la couverture des livres du Mercure de France, l'éditeur en particulier de Gourmont.
42. Cette liste de femmes aimées fait écho aux « mille et trois » clochers du début du poème. Bella est sans doute Bella Bender, une cousine de Fela Poznanska (voir note suivante). Agnès Hall, à qui *Les Pâques* sont dédiées, est la femme de Georges Sausser, frère aîné du poète. Catherine et « la mère de mon fils en Italie » n'ont pas encore été identifiées. (Odilon, fils aîné de Cendrars et Fela, naîtra le 9 avril 1914, bien après le poème.)
43. Sans doute Fela Poznanska, que Freddy avait rencontrée à l'université de Berne en 1909 et qui, fin 1911, l'invitera à la rejoindre à New York. Au cours d'une permission pendant la Grande Guerre, le 16 septembre 1914, il épousera celle qui sera la mère de ses trois enfants. Après sa rencontre avec Raymone Duchâteau, le 27 octobre 1917, il se séparera peu à peu de sa famille pour vivre seul.
44. A partir de *DME*, insertion de « Jeanne » entre ce vers et le suivant.
45. *Le Lapin agile* est un célèbre cabaret de Montmartre, rue des Saules, qui doit son enseigne à un calembour : le peintre André Gill avait peint sur sa façade, en 1880, un lapin sortant d'une casserole, une bouteille à

la main. Ce cabaret servira de cadre au roman de Pierre Mac Orlan, *Le Quai des Brumes*, en 1927.

46. La Tour unique est la tour Eiffel, érigée sur le Champ de Mars à Paris pour l'Exposition universelle de 1889. Dans l'édition originale, au bas des compositions de Sonia Delaunay, elle est peinte en rouge, entourée de la Grande Roue peinte en orange. Construite pour l'Exposition universelle de 1900, celle-ci sera démontée. Le Grand Gibet renvoie au gibet de Montfaucon, où depuis le xiii<sup>e</sup> siècle la justice du roi faisait exposer le corps des suppliciés. Rendu célèbre grâce à François Villon, le Grand Gibet se trouvait près du canal Saint-Martin et de la rue de la Grange-aux-Belles. Il a été détruit en 1760. Cendrars a également consacré à la tour Eiffel le 2<sup>e</sup> des *Dix-neuf poèmes élastiques*.

47. Cette présentation par Cendrars de son poème a été publiée dans la revue berlinoise *Der Sturm* (n° 184/185, novembre 1913), que dirigeait Herwarth Walden et dans laquelle ont également paru plusieurs des *Poèmes élastiques*.

48. À la fin de 1912, Cendrars avait réuni une bibliographie en vue d'un ouvrage sur *Les Libertins* qu'il n'écrira pas. Écartant le mot « libertaire », il note : « Je choisis *libertin* : celui qui vit dans la liberté de penser et surtout de sentir, et j'accepte le sens méprisant qui est, au moins, franchement sexuel. » (*Inédits secrets*, Le Club Français du Livre, 1969, p. 279-280.)

49. « Je suis l'autre/Trop sensible » venait d'écrire Cendrars dans « Journal », daté d'« Août 1913 », le 1<sup>er</sup> des *Dix-neuf poèmes élastiques* avec lesquels ce texte dialogue en bien des endroits.

50. « Chante, ô ma langue ». Voir la note 2 des *Pâques*.

51. Cette description suggère de voir en Jeanne/Jehanne non une compagne réelle du voyageur, mais plutôt « son Ève ». Voir *supra* note 22.

52. Dans l'argot de l'époque, les apaches sont de mauvais garçons ainsi dénommés par le journaliste Victor Moris (1902) qui faisait allusion à la réputation de cruauté de la tribu indienne.

53. *Der Sturm* : « coquenard », sans doute par confusion phonique.

54. Mis bout à bout, les 150 exemplaires prévus auraient atteint une hauteur de 300 mètres.

55. Passage obscur qui fait peut-être une allusion ironique au poème « Les fenêtres » d'Apollinaire, écrit pour une exposition Robert Delaunay à Berlin, précisément organisée par *Der Sturm*. Ce poème sera repris dans *Calligrammes* en 1918.

56. Ironique anticipation des débats sur la réalité d'un voyage placé par Cendrars sous l'invocation de Jules Verne et plus discrètement de Rimbaud, mais aussi, plus généralement, sur les libertés que le poète a toujours prises avec l'exacritude des faits.

57. Ce poème – jamais recueilli par le poète – a fait l'objet en 1914 de divers

projets d'affiche publicitaire pour les montres Zénith du Locle, dans le Jura suisse, avec des illustrations de Sonia Delaunay à l'aquarelle, au crayon de couleur ou à l'huile. (Voir le catalogue de l'exposition *Sonia & Robert Delaunay*, Bibliothèque nationale, 1977, p. 96-103.)